

AUTRES TRUCS

PENSONS-Y BIEN ! LE TEMPS
MOINS LOIN QU'ON NE LE CROIT
LES GRANDS



Celui qui porte le canot s'en va comme une tortue sous sa carapace, qu'il tient en équilibre sur ses épaules, assez haut pour y voir clair devant lui.

Quand il s'agit de pêcher la truite mouchetée, ou de tenter la grise avec un attirail de cuillères ornées de rouges pierreries, la meilleure époque est celle des eaux glaciales, fin-mai ou mi-septembre. Quand nous voyageons pour le plaisir, dans un triple but de repos, de recherche et d'exercice, nous partons de préférence en août, de façon à nous trouver en forêt vers le milieu du mois. Plusieurs raisons motivent ce choix.

D'abord, la chaleur est moindre qu'en juin ou juillet. Au barrage Mondonac, où le gouvernement de la province maintient une station météorologique, il arrive au mercure de descendre la nuit à trente-six degrés, ou quatre du point de congélation. Déjà les lacs se refroidissent et le poisson moins gourd mord avec plus d'entrain. Dans le même temps, la baignade offre peu d'agréments, les dents nous cliquent dans la bouche au contact de l'eau. S'il survit des moustiques dans les bas-fonds, aux approches des marécages, les mouches noires ne harcèlent plus. La plupart ont disparu et celles qui restent se montrent paresseuses, peu sanguinaires. Pagayer au jour la journée, porter sacs et paquetons, est aussi moins pénible que sous un soleil de canicule. Ceux qui, sans expérience préalable, cherchent le frais dans bois du nord, y ont la surprise de leur vie. Dans un sentier montant, bordé d'arbres et couvert de frondaisons comme d'un toit, on respire avec moins d'aise qu'à la ville.

Il y a aussi les baies sauvages. Vers le 15 août, elles atteignent à leur juveuse maturité : framboises parfumées, bleuets et gueules noires, merises et petites poires, quatre-temps, cerises charnues du sceau-de-Salomon, groseilles et gadelles à piquants, globules blancs d'un petit thé qui paraît être le chiogène hispide, de son nom savant.

Les unes et les autres sont comestibles, ce qui compte, mais les trois premières importent seules à notre économie. Les bleuets surtout, qui viennent dans les éclaircies et brûlés. On sait la renommée de ceux du Saguenay. Les bleuets des hauts mauriciens ne leur cèdent en rien, par l'abondance ou la taille. Qu'on le croie ou non, il nous arriva d'en cueillir qui avaient le diamètre d'une pièce de dix sous. Ces géants se présentent dans les pentes boisées, aux endroits où ils bénéficient du soleil à certaines heures et d'assez d'ombre, dans une même journée, pour ne pas brûler. D'ordinaire, nous ne manquons pas de bleuets. Mais à l'été

de 1953, ils étaient rarissimes, des gelées inattendues ayant tué la plupart en juillet.

Les framboises poussent le long des chemins de portage et dans le voisinage des chantiers en ruines. En plein bois, les quelques framboisiers rencontrés montent en orgueil, sans produire. La plus belle baie et la plus grosse, rouge comme une guigne et lui ressemblant, est le fruit du sceau-de-Salomon, de goût insipide. L'ours la mange, auquel nous l'abandonnons. Celle du petit thé à menues feuilles rondes et tige rampante, qui se cache dans les mousses, affecte la forme d'un oeuf minuscule, plus gros que celui de la fourmi mais assez semblable. Agréable au goût et désaltérante, elle contient du salicylate de méthyle comme le thé des bois commun (Wintergreen).

Les autres comptent peu. Les gueules noires se mêlent aux bleuets et n'en diffèrent que par la couleur. Merises et petites poires offrent plus de noyau que de pulpe. On attrape de temps à autre une poignée de quatre-temps, à cause de leur bouquet rouge-vif, mais ils manquent ensemble de sucre et de saveur.

La cueillette met en contact avec les fourmis, certaines mouches, les marigouins et surtout les guêpes, sans insister sur les punaises qui donnent aux graines, comme disent les Indiens du Manitoba, le goût infect que l'on sait. Les fourmis besogneuses grimpent aux tiges des bleuets et se soulent de pulpe douce, après avoir mordu à la peau qui l'enveloppe. Abeilles sauvages et guêpes ne se montrent pas moins gourmandes, quelques-unes n'hésitant pas à défendre un butin qu'elles n'entendent partager avec personne. Une couleuvre ou un crapaud fuit à travers les herbes, mais une guêpe à papier tourne autour des têtes et menace de son aiguillon. Les bourdons velus, eux, dévorent les framboises avant tant d'avidité, et de contentement, qu'on les prend avec la main et qu'ils ne protestent d'aucune manière, pressés de retourner à leur festin.

Il y a en forêt une mouche ressemblant à celle de nos maisons, mais qui pique avec cruauté, peut-être satisfaction. Une autre, plus corpulente et grise, colle au visage, aux mains, aux bras, à la moindre surface de peau découverte. Elle n'a aucun autre défaut, ne mord point, mais sa familiarité ne s'endure pas. Elle se laisse tuer, plutôt que d'abandonner l'épiderme qui lui plaît. On l'écrase, sans qu'elle essaye de se sauver. Comme si l'instinct de conservation lui manquait. Une disparue, deux la remplacent. J'en ai compté jusqu'à vingt et trente sur un bras. Cet insecte trop aimable sévit en juin et juillet, pour devenir rare en août.

Il a alors pondu ses oeufs, assuré la survivance de l'espèce, et il s'efface. D'origine étrangère, il fut amené dans le nord pour en décimer d'autres, qui s'attaquent aux conifères et causent leur mort.

Que dire des araignées? Elles sont légion et en général inoffensives. Elles se mêlent à notre vie, ne nous quittent pas. Dès que nous dressons la tente, elles s'y installent comme chez elles, tendent leurs fils et tissent leur toile. Chaque soir avant de dormir, nous exterminons les plus pansues, pour le cas où elle se montreraient entreprenantes au coeur de la nuit, et partageons notre abri avec les autres. Nous en hébergeons un cent ou deux, qui vivent et laissent vivre, sans ennuyer personne. Quand nous replions la tente le lendemain, elles s'y cramponnent et nous suivent, consentantes et passives. On les retrouve au prochain campement comme de vieilles connaissances, aussi discrètes et silencieuses que la veille, satisfaites de leur sort, indifférentes à un déplacement de vingt ou trente milles.

Comment se protéger des insectes qui piquent, ceux-là qui se nourrissent de sang et préfèrent l'humain aux autres? Les plus redoutables sont la mouche noire et le moustique, ou maringouin. Sur la fin de l'été, la première n'existe que par exception. Les moustiques restent terribles dans les terrains bas, aux approches des pièces d'eau stagnantes, dans les portages étroits et encombrés où le soleil pénètre peu, là surtout — on se demande pourquoi — où croissent les framboisiers, les noisetiers et le sureau blanc. Si leur nombre le justifie, nos manches rabattues, nous nous enduisons les mains, le visage et le cou d'huile insecticide, qui les chasse et souille les chemises comme de la graisse à moveux. Ce qui veut dire que, deux fois sur trois, nous préférons nous laisser dévorer. Quand ils attaquent à vingt ou cinquante à la fois, nous nous résignons et abandonnons le linge à son sort huileux.

On se défend mieux sous la tente. Une vaporisation de DDT à cinq pour cent a vite raison des insectes qui manifestent trop d'initiative, à la condition qu'on ne leur permette pas une invasion en masse. De façon générale, le fait de parfumer l'entrée de liquide odorant les tient à distance. Même tactique dans une cabane de billots. Si l'on asperge les cadres de portes et fenêtres, les maringouins et leur musique n'entrent pas. Il y a aussi le truc de la boucane, mais nous hésitons à l'employer. On allume un feu dans un récipient de métal, sur lequel on jette de la fougère et autres herbes vertes. Il en résulte une âcre fumée qui suffoque ensemble les hommes, les moustiques

ET PROCÉDES

par HARRY BERNARD

de la Société Royale du Canada

DES VACANCES EST PRÉPARONS-NOUS POUR ESPACES !

et les mouches noires. Quand l'air redevient respirable, les bataillons ailés reprennent leur assaut.

Coucher dans une tente n'offre rien de pénible. Vivre sous la tente à longueur de journée, à cause du mauvais temps, est une autre histoire.

En forêt, passé la limite des opérations de coupe, la tente est notre maison habituelle. Dimensions : sept pieds et demi sur cinq. Trois hommes y logent avec facilité, mais le gros du bagage n'y entre pas. On le laisse dehors, sous le canot renversé. Nous nous glissons pour dormir dans des sacs de couchage, qui reposent eux-mêmes sur une toile d'isolement, laquelle recouvre un matelas de sapinages. Au bout d'une heure, ce matelas est mince comme une galette de sarraasin et plus dur. On dort quand même, si les branchettes sous la toile ne meurtrissent pas trop. Chacun élimine celles qu'il juge offensives. On garde la carabine à portée de la main, le canon tourné vers l'entrée, mais il n'y a jamais d'alerte nocturne. A peine nous arrive-t-il d'entendre le coup de patte d'un lièvre ou le hululement d'un hibou qui s'ennuie.

La tente s'accompagne d'une corde solide, qui la ficelle le jour et la soutient la nuit. Le mode le plus simple de la dresser, et le plus expéditif, est de l'accrocher à la corde tendue entre deux troncs. Quand les arbres manquent, ce qui arrive, on lui fabrique une armature de cinq gaules : deux croisées à l'avant, deux à l'arrière, et l'autre tenant lieu de poutre centrale au sommet. C'est là la carcasse classique, à ne rappeler que pour les profanes. De toile rude, blanche à ses débuts, passée au gris sale avec le temps, notre demeure tient contre le vent et la pluie. A la condition que les cordellettes qui la rivent au sol, attachées à de courts piquets, ne perdent pas leur tension, et qu'aucun maladroite ne touche la toiture par dedans, au cours d'une averse.

On peut retendre les cordes amollies ou flasques, mais venir en contact avec l'envers de la tente mouillée prend les proportions d'un malheur. Parce qu'elle perd son imperméabilité et l'eau nous tombe dessus. Il ne reste alors qu'une ressource : jeter par-dessus la toile d'isolement, ce qui amène un autre problème. Celui de fixer la dite toile, de façon qu'elle ne s'envole au premier caprice de la brise.

Nous n'oublierons pas de sitôt le déluge qui nous tomba des nuages, accompagné d'une bourrasque et de tonnerre, un soir vers les six heures, à cent pieds de vagues furieuses qui déferlaient sur une grève du lac Pin-Rouge. En dix minutes, une nuit de poix succéda au jour. Les éclairs se succédaient avec une telle rapidité, fen-

dant le ciel de haut en bas, de long en large, qu'on y voyait comme en plein jour. Mais le vent, qui hurlait dans les cimes et renversait les arbres mal enracinés, ou trop isolés, s'acharna contre notre abri. Il fallut nous y cramponner à trois, du côté où il soufflait, renforcer de notre poids la tension des cordes et la fière tenue des piquets de bouleau vert.

Au cours de l'orage, la foudre frappa ça et là à travers le bois, sur le lac, parmi les rochers de ses bords. De sinistres craquements en témoignaient, et les sillonnements de feu qui éventraient la nue. Autour de nous, il ne se produisit rien d'extraordinaire. Calme relatif dans un monde en furie. Et de nous rappeler le conseil du guide Edouard Lemieux : tentez-vous dans la forêt dense, loin des falaises de roc, des pins hauts de cinquante pieds, des chicots secs et dénudés, et vous n'avez rien à craindre de la foudre. Sous des résineux de taille égale, l'un contre l'autre serrés, unis par leurs racines mêlées, le danger n'existe à peu près pas. Lemieux tenait sa science de l'expérience et d'un sens aigu de l'observation. Elle est juste. Quelques semaines plus tard, à New-York, des experts en électricité disaient comme lui : danger minimum dans la forêt dense, pendant un orage.

Pour d'autres raisons, il importe de ne pas s'installer trop près d'arbres énormes, solitaires ou vieux, qui paraissent robustes et ne tiennent debout que par habitude. Un coup de vent les peut renverser sur le campement et ses hôtes. On ne sait jamais d'où viendra la tempête, ni à quel moment les éléments se déchaîneront. On trouve plus de sûreté parmi le bois mouve que le gros. Un tronc de quatre pouces comporte ses dangers en s'abattant, mais un de dix est plus redoutable.

Quand la température s'oppose aux occupations ordinaires, force nous est de piétiner sur place. Dans un camp de bois rond, chantier ancien ou relais de chasse, l'oisiveté s'endure. Il y a d'habitude un poêle à notre disposition, et au côté du bois sec. Aucune difficulté quant aux repas. Entre les besoins du ménage, on tue le temps à lire et dormir, jouer aux cartes, étudier l'itinéraire des jours à venir, laver son linge ou réparer les pièces d'équipement brisées, aiguiser à la lime haches et couteaux. Il y a aussi la ressource ultime de gossier du bois et de s'initier à la sculpture des loupes de bouleau. On s'embête dans un confort relatif.

Sous la tente, c'est une autre paire de manches. Espace, facilités et confort n'existent plus. Il faut d'abord se garder de toucher à la toile mouillée, pour l'empêcher de nous arroser. A

cause de l'absence de table et sièges, impossible de bricoler. Non seulement devons-nous compter avec l'humidité et le froid, auxquels la pluie ne cesse d'ajouter, mais le feu entretenu dehors, à force de patience et d'ingéniosité, nous souffle son âcre fumée dans le nez et les yeux. On étouffe la tente ouverte, on gèle en la fermant. Pour la préparation de la mangeaille, on s'enveloppe de caoutchouc et l'on marche dans la boue, qui nous suit à l'intérieur. Vingt fois le jour, parfois la nuit, il faut s'assurer que le bagage sous le canot, le combustible qui lui tient compagnie, ne s'imbibent pas trop. On leur construit une base de gaules et de rondins, mais jamais avec assez d'art pour que l'eau ne les atteigne pas. Une tente sous la pluie est l'abomination de la désolation.

Au chapitre de la nourriture, le problème crucial est celui du pain. Il finit toujours par manquer. Celui au lait moisi et l'autre, cuit sur la sole, — variété des chantiers — durcit pour adopter la consistance de la planche. Ce dernier s'avale quand même, tempé dans la soupe. On remplace le pain, les pommes de terre, par du riz et des pâtes alimentaires. La galette de sarraasin permet son économie au déjeûner, cependant qu'une certaine quantité de farine agrément le menu de crêpes. De bannique aussi, mais c'est là une horreur à ne pas conseiller, aussi dure à l'estomac que des cailloux, à peine plus savoureuse : une sorte de pâte à pain cuite dans la poêle à frire, baignant dans le beurre fondu ou la graisse de lard.

De façon générale, il ne faut pas compter sur la forêt pour manger. On emporte les provisions nécessaires, réduites au minimum. Car il arrive au poisson de ne pas mordre à l'hameçon, même s'il abonde dans un lac, et l'on peut perdre ses engins de pêche. Le gibier se montre aussi fuyant, quand on veut se rattraper sur lui.

Au jour d'aujourd'hui, vu les multiples produits en conserves de l'industrie, il est facile de partir avec un assortiment de vivres convenable. Il s'agit de choisir. La sagesse élémentaire conseille de ne pas transporter d'eau, qui pèse lourd et ne nourrit

On lève le canot dans une passe aux eaux rapides, entre deux lacs.



point. Bannis donc les fruits, légumes et soupes en boîtes, à remplacer par viandes solides, sans accompagnement de sauces ou bouillons. Une merveille est la purée concentrée de tomate, qui s'utilise de vingt façons et a peu de poids. Elle se transforme en jus de tomate, entre dans la composition de soupes, sauces, bouillis et bouillottes, relève macaronis et spaghettis. Une bouillotte délicieuse est celle où entrent, selon la recette classique, du poisson et du boeuf de chantier (en boîte), du lard salé, des oignons et autres légumes dont on dispose, et l'inévitable purée de tomate.

On remplace le sucre par la saccharine ou le miel, qui regorge de calories et vitamines, peut être condiment, remède ou dessert, selon les circonstances. D'autres douceurs de transport facile, qui se prêtent à maints usages, sont les fruits secs: pruneaux et raisins, figues, dates, abricots. Framboi-

d'une bâtisse aux fenêtres étroites, à cause des ours, le problème se pose d'autre façon. Dès les cinq heures de l'après-midi, on n'y voit presque plus. Une bougie est alors précieuse. On n'a pas idée de la lumière qu'elle fournit après une complète obscurité.

Le galon adhésif, large d'un pouce, est ce que nous connaissons de mieux pour raccommoder une déchirure, réparer l'accroc d'un ciré, tenir en place le couvercle d'une boîte de café, boucher les trous d'une autre à moitié remplie de lait. Le tape ordinaire, celui qu'emploient dans leur travail les électriciens, renforcé un manche de hache fêlé, un aviron qui menace de se briser, une courroie amincie. Pour souder le métal, il se vend un produit semi-liquide à base d'éther, couleur d'aluminium, qui prend en quelques minutes la consistance de l'acier. Il nous arriva de l'employer pour fabriquer des cuillères à brochets, y compris le trépid,

mais mettre en doute ses indications, même et surtout quand sa tremblante aiguille contredit notre science présumée des lieux. Elle a toujours raison. Va sans dire qu'il importe au préalable de s'y reconnaître dans les points cardinaux, et de savoir se servir de l'instrument. Avec une carte, qui précise l'endroit où l'on est, c'est enfantillage que de déterminer le nord. Ce point établi, on se dirige à coup sûr.

D'aucuns prétendent qu'on peut s'orienter d'après la mousse des arbres, qui croît au nord, à l'ouest ou au sud, selon les conceptions des individus. Rien n'est plus dangereux. Car la mousse vient d'un côté ou de l'autre des troncs, selon l'humidité ou l'ombre, quand elle ne les entoure pas tout à fait. Quels que soient l'endroit et le jour, la prudence dicte de s'abandonner à la boussole, en se méfiant des mousses et autres moyens fantaisistes d'orientation.

Si nous tombions malades? Nous ne le sommes jamais. Si l'un de nous se blessait? Nous ne prenons pas de risques inutiles et essayons de n'y pas penser. Pourtant, la maladie et les accidents restent possibles. Ils le sont aussi à la ville, dans la rue, au bureau, chez soi. Sans doute s'y trouve-t-on plus près de l'hôpital et des médecins.



Un campement à l'entrée d'un chemin de portage.

ses et bleuets frais s'y ajoutent, à la condition que la gelée les ait épargnés, même en été. Si l'on veut un dessert de roi, qu'on mêle ensemble des framboises et du miel. C'est là du haut luxe, symphonie de sucres naturels et de parfums.

Parmi les objets d'utilité constante, une forte paire de pinces s'impose, qui se joint aux ustensiles de cuisine et les complète. Elle n'a pas sa pareille dans le bois, autour d'un feu de camp. On s'en sert pour lever les couvercles chauds, saisir le chaudron sans anse ou la poêle sans queue, déplacer le grill qui brûlerait les mains. Dans le canot, elle redresse les hameçons et va chercher les cuillères enfoncées dans la gorge du poisson. Avec les haches, une lime pour les aiguillages, un tournevis pour les moulinets, les pinces sont indispensables.

Gardons-nous d'oublier les bougies, le galon adhésif ou diachylon, le ruban gommé (tape), et de quoi souder le métal.

Pour n'être pas le luminaire parfait, la bougie rend service dans les camps perdus, plus ou moins abandonnés, où nous logeons à l'occasion. Sous la tente, aucun besoin d'éclairage particulier. Il fait jour assez longtemps pour les besoins urgents qui s'accomplissent en plein air, et le feu lui-même éclaire, qui cuit le repas du soir. À l'intérieur

composé de trois hameçons et de plumes ramassées au bord de l'eau. Un tube de cette soudure, qui coûte une bagatelle, peut durer trois ou quatre ans.

Comment voyager en forêt, sans s'imposer d'inutiles misères et sans s'égarer? Rien de plus simple, à la condition de suivre certaines règles et de prendre quelques précautions. Il faut acquérir d'abord une connaissance générale des lieux, d'après une carte à l'échelle de deux ou trois milles au pouce, qui situe votre esprit, sinon votre personne physique, et donne ce que les Anglais appellent *the lay of the land*. Des cartes plus détaillées, à un mille au pouce, permettent de parcourir un secteur sans aucun ennui, tant par terre que par eau. On s'en procure d'excellentes à prix minime, au Service des Arpentages de Québec et au ministère des Mines et Ressources, à Ottawa.

Aussi longtemps qu'on suit une rivière, dont les cartes indiquent le moindre tournant, les élargissements, les îles et rochers, les rapides, chutes et barrages, les sentiers de portage sur une berge ou l'autre, il n'y a aucune crainte à entretenir. Un cours d'eau est un chemin qui marche, aussi sûr qu'un autre dans son immobilité. Si l'on s'en éloigne pour prendre à travers bois, une boussole s'impose, à laquelle on doit faire confiance. Il ne faut ja-

Pas de plaisir sans peine, et le risque demeure condition du nôtre.

Nous connaissons dans ses grandes lignes, depuis longtemps, le pays où nous nous aventurons. Même dans les secteurs nouveaux pour nous, les points de repère ne manquent pas. Même isolée et lointaine, la montagne se rattache à la civilisation. Dans un cas d'urgence, une journée de canot nous conduirait au lac Gagnon, ou à la pointe sud du lac Clair, où le gouvernement et les compagnies maintiennent des postes de gardes forestiers. Plus au nord, il y a le barrage du lac Mondonac et ses hommes, celui du lac Châteaufort, et ça et là des tours de gardes-feu, un peu difficiles mais pas impossibles d'accès. À chaque endroit, telle chose existe que le téléphone. Au Mondonac, les gardiens ont aujourd'hui un appareil émetteur de radio. D'un poste à l'autre, d'un barrage à l'autre, on aurait tôt fait de mander un avion de Saint-Michel-des-Saints, de Saint-Jovite, de La Tuque ou du Lac-à-la-Tortue, près Grand'mère. Par la voie des airs, notre paradis perdu n'est qu'à une heure, ou environ, des secours médicaux. De le savoir rassure déjà.

Pour le reste, à la grâce de Dieu. Si la crainte et la peur entraînent en ligne de compte, nous ne partirions jamais. Si nous voulions prévoir et prévenir à fond, ne rien risquer, ne pas oser, nous resterions comme d'autres à la maison, au chaud ou au frais, et la forêt vivrait sans nous en poursuivant ses fins. Elle ne s'en porterait pas plus mal. Nous préférons aller à elle, pour en rapporter santé et souvenirs.

HARRY BERNARD.

CHASSE ET PÊCHE